

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

12eme. ANNEE No 146

OTTAWA, LUNDI 20 JUILLET 1891

LE NUMERO 2 CENTS

La princesse de Galles

Au moment où le dernier numéro du LIPP SCOTT'S MAGAZINE paraissait à Philadelphie, le directeur de ce recueil ne se doutait probablement pas qu'un procès retentissant ne tarderait pas à donner à l'article de Mlle Lucy Lillie sur la vie intérieure du prince et de la princesse de Galles, un singulier intérêt d'actualité.

Les idylles que raconte la collaboratrice de la revue américaine, reposent sur des scandales de Tranby-Croft et décidément peut être l'opinion publique a juger avec plus de modération, une imprudence princière élevée à la hauteur d'un impardonnable méfait par le ban et l'arrière ban de la presse puritaine du Royaume Uni.

HISTOIRE D'UN MARIAGE
La reine Victoria qui, sous l'influence du prince Albert, s'était habituée à considérer la Confédération, germanique comme une seconde patrie, rêvait pour son fils aîné un mariage avec une princesse allemande, insignifiante, hautaine, fermée sur l'étiquette et capable de devenir mère d'un grand nombre d'enfants. Déjà la diplomatie britannique, était entrée en pourparlers avec une de ces petites cours, qui sont d'innépuissables pépinières de jeunes filles à marier, et le prince de Galles allait subir le sort réservé à la plupart des héritiers des couronnes de premier rang, lorsqu'un incident imprévu vint détruire un projet d'union conduit suivant toutes les règles de l'Almanach de Gotha.

Pa. une de ces longues après-midi d'été, où le soir est si lent à venir, le fils de la reine Victoria s'entretenait avec quatre ou cinq jeunes gens de l'aristocratie britannique qui vivaient avec lui sur un pied d'assez étroite familiarité, pour se permettre de parler librement en sa présence de leurs affaires domestiques et de leurs projets de mariage.

Le colonel X... s'hardit jusqu'à montrer le portrait de sa fiancée. Au point de vue de l'art, l'éprouve était assez médiocre et ne faisait pas honneur au talent du photographe, mais le prince de Galles n'en fut pas moins ébloui de la beauté de la jeune fille. Sa toilette était d'une extrême simplicité; elle portait une robe blanche, une veste blanche et un ruban de velours noir noué autour du cou. Sa bouche et ses yeux semblaient sourire, ses cheveux ramenés en arrière des tempes, et du front laissaient voir dans tout son éclat, l'impeccable pureté des lignes de son visage.

Quelle est donc, s'écria le Prince, cette adorable « fille de la campagne » ?
Le colonel jugea que c'était le moment de démasquer ses batteries. — Monseigneur, c'est la fille du prince royal de Danemark.

Après cette révélation, le portrait changea de propriétaire. Quelques jours plus tard, l'héritier de la couronne d'Angleterre se trouvait dans le salon d'une duchesse, et le hasard, toujours intelligent, quand il s'agit de préparer les mariages des princes, fit tomber sous les yeux de Son Altesse, une miniature qui ressemblait beaucoup à la prétendue fiancée du colonel.

La peinture acheva la conquête commencée par la photographie, et, au risque de brouiller la Grande Bretagne avec toutes les cours de la Confédération, le fils de la reine Victoria ne voulut plus qu'il fut question du mariage allemand.

De notre temps, les émissaires matrimoniaux des familles souveraines, n'ont plus la bonne fortune d'adresser à leurs maîtres des rapports aussi détaillés que ceux de leurs prédécesseurs du seizième siècle, mais ce qui valait mieux que les indiscrètes investigations recueillies par les trop curieux diplomates de l'ancienne école, l'envoyé du prince de Galles fut profondément touché de la simplicité patriciale, du train de maison du prince Christian.

Le futur roi de Danemark, entouré de la nombreuse famille qu'il devait disséminer plus tard sur tous les trônes d'Europe, menait dans sa modeste résidence de Co-

penhague un genre de vie dont ne se serait pas contenté un gentleman campagnard de quelque envergure.

La collaboratrice du LIPP SCOTT'S MAGAZINE, cite un trait qui nous donne une idée de cet intérieur où s'étaient si bien conservées les traditions d'un autre âge.

Lorsque le mariage avec l'héritier de la couronne d'Angleterre fut définitivement arrêté, la princesse Alexandra et sa sœur Dagmar, maintenant impératrice de Russie, se mirent à travailler elles mêmes au trousseau, comme deux jeunes filles de la condition la plus modeste.

Quel contraste avec les splendeurs qui attendaient à Cravesend le futur et orse du fils aîné de la Reine ! Le Prince de Galles monta à bord du yacht qui portait la famille royale de Danemark et embrassa sa fiancée « comme si elle eût été une jeune fille ordinaire » suivant l'expression d'un digne fermier du York shire émerveillé de ces royales effusions échangées en présence d'un foule innombrable.

Jusqu'à Londres et Windsor, le cortège suivit un chemin triomphal. On eût dit que l'ancien amour du peuple anglais pour la race de ses rois s'était rallumé comme par miracle. Il aurait fallu un Froissart pour raconter les fêtes qui furent en effet des splendeurs des Plantagenets et des Tudors égarées au milieu de la cour parcimonieuse de la reine Victoria.

A SANDRINGHAM
Peu de temps après son mariage, le prince de Galles acheta le château de Sandringham dans le comté de Norfolk. Cette résidence est meublée avec luxe, mais elle n'est pas plus fastueuse que la plupart des installations seigneuriales d'Angleterre.

Suivant la coutume britannique le Prince et la Princesse fixent d'avance la date de l'arrivée et le départ des hôtes qu'ils invitent à venir pendant quelques jours dans leur maison de campagne. Les règles de l'étiquette ne permettent pas de décliner cet honneur sous aucun prétexte, tout engagement antérieur est de plein droit rompu.

En principe, les invités sont libres de disposer à leur gré de la matinée, mais il arrive assez souvent à la princesse de Galles de faire annoncer à tel ou à tel de ses hôtes, qu'elle désire le recevoir dans son salon.

La vieille loi du cérémonial de la cour qui interdisait à un sujet de s'asseoir en présence d'un membre de la famille royale est tombée en désuétude, mais le visiteur maquerait aux règles de la bienséance, s'il se permettait de partir avant que Son Altesse l'eût autorisé à se retirer.

L'aristocratie britannique est unanime à rendre hommage au tact et à la bonne grâce de la Princesse, qui fait sentir que l'audience est finie, sans avoir l'air de donner un congé déso bon goût.

Dans l'après-midi, un certain nombre d'hôtes de Sandringham sont invités par la Princesse, à faire avec elle une promenade à pied, en voiture ou à cheval, et doivent se réunir dans le salon d'honneur du château quelques minutes avant l'heure fixe, car la plus stricte ponctualité est de rigueur.

À huit heures, dîner d'apparat. Tous les hôtes du prince et de la princesse de Galles s'assoient à la table de Leurs Altesse et le repas a toute la solennité d'un Festin officiel de la cour. L'étiquette ne se relâche qu'à partir du moment où la princesse, accompagnée de ses filles passe dans son salon, eut une conversation générale avec ses invités et parfois même, permet aux jeunes gens de danser ou de faire de la musique, tandis que le Prince qui est un maître de maison accompli, pourvoit avec une rare sollicitude aux exigences des fumeurs et aux plaisirs des amateurs de billard.

En dépit des rumeurs, qui se sont trop souvent répandues dans le public, les amis du Prince et le personnel de son entourage seraient, au dire de la collaboratrice du Lippincott's Magazine, unanimes à affirmer que Son Altesse Royale est d'une amabilité parfaite dans sa vie domestique, brillant caiseur, gentil-

man affable, bien élevé et, en apparence du moins, plein de tendresse pour sa femme et pour ses enfants.

On remarquera que parmi les distractions offertes aux invités de Sandringham, il n'est jamais question de parties de baccara.

VISITES PRINCIPALES
Dans les Lettres de la princesse Alice, où se trouvent de si curieux détails sur la vie quotidienne de la maison royale d'Angleterre, on lit fréquemment la mention suivante: « Alice et Bertie ont décidé qu'ils iraient voir cette après midi le doyen de Westminster et lady Augusta Stanley, et nous nous sommes joints à eux. » Nos lecteurs ont reconnu les augustes personnages désignés par ces diminutifs dont les Anglais de tout rang font un si fréquent emploi dans leur relation de famille afin d'économiser des syllabes. A première vue cette mention, dont la forme concise rappelle les notes de Dangeau ou du marquis de Sourches, donnerait lieu de supposer que de l'autre côté du détroit, les princes du sang vont faire à l'improviste des visites à leurs amis. Ce serait mal connaître les traditions de nos voisins que de croire que ces habitudes de patriarcal familiarité soient permises aux héritiers du trône.

Quand le prince de Galles s'absente seul de son domicile, il dérobe parfois aux lois de l'étiquette; pour son malheur il ne les a qu'estropiées autour du tapis vert de la famille Wilson, mais quand il se retrouve auprès de son épouse, il observe strictement dans ses relations, avec ses amis les plus intimes, les vieilles prescriptions du cérémonial de la cour.

Il est de règle que le prince et la princesse de Galles ne doivent faire à aucun sujet de la Reine, une visite improvisée. La personne qu'il honore de cette faveur doit être toujours prévenue par lettre ou par message. Les délais et les formalités à observer en pareille occurrence varient suivant la qualité et le rang. Malgré les vieux liens d'intimité qui existaient entre le doyen de Westminster et la maison royale, jamais les héritiers de la couronne ne sont allés chez lui, sans l'avoir fait avertir de leur arrivée.

Un autre principe d'étiquette défend, de la façon la plus formelle, à un maître et à une maîtresse de maison qui reçoivent le prince et la princesse de Galles de laisser entrer tout autre visiteur dans le salon où se trouvent Leurs Altesse.

LE CARACTÈRE DE LA PRINCESSE
On sait que la reine Victoria et sa nombreuse postérité aiment à prendre note de leurs impressions quotidiennes. Ce goût est si développé dans l'entourage immédiat de la souveraine, qu'un écolier de Saint-Simon n'aurait pas de peine à se procurer les renseignements nécessaires pour léguer aux générations à venir une galerie de portraits en pied de tous les membres de la famille royale d'Angleterre.

Non seulement les goûts, les opinions et les aventures du prince de Galles et de ses frères sont connus de toute l'Europe, mais encore chacune des filles de Victoria pourrait fournir matière à un volume. Seule, la future reine de la Grande Bretagne a échappé à ce goût excessif pour la publicité qui a fait tant de ravages à la cour de Windsor. Le reporter le plus versé dans son métier serait incapable de citer une anecdote sur la princesse de Galles. Ce genre de chronique n'existe pas dans la circulation. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'une femme appelée à porter un jour une couronne.

Ses familiers sont unanimes à rendre hommage à l'inaltérable douceur de son caractère. Jamais il ne lui est arrivé de prononcer une parole dont elle eût à se repentir, jamais elle ne s'est départie de la scrupuleuse réserve qui lui imposait une des situations les plus délicates où puisse se trouver une femme. Il s'est répandu autour d'elle un silence fait d'admiration et de sympathie.

S'il est donné à la couronne d'Angleterre de retrouver un jour cette aurole de respect dont aura tant de besoin sous le règne du successeur immédiat de Victoria, ce sera la princesse de Galles, devenue reine, qui seule pourra faire oublier les malencontreux jeurs de Tranby Croft.

LETRE D'ANGLETERRE

Le palais de Buckingham

De toutes les résidences officielles de la famille royale d'Angleterre, le palais de Buckingham est assurément celle où, pour les visiteurs, l'accès est le plus difficile. — Peu de personnes autres que celles qui ont été présentées à la cour font partie de ces séries d'invités de choix qu'on réunit deux ou trois fois l'an, dans cette immense salle de concert, tendue de damas rouge du plus haut prix, où en l'honneur de fouler les tapis des spacieux et élégants appartements de « Buckingham Palace ». — Un notre qualité d'étranger et grâce à de hautes et amicales recommandations, sir Henry Pombony, secrétaire des commandements de S. M. la reine Victoria, et M. le comte Lathom, « lord chamberlain », ont bien voulu faire une exception en faveur d'un des collaborateurs du CANADA.

Si Windsor, par la masse importante de ses constructions, et si Hampton Court, duquel se dégage partout le souvenir si vivant d'Henri VIII et d'Anne de Boleyn, ont le don d'attirer l'œil et de le charmer longuement par la grâce de leurs détails du plus beau style gothique anglais, l'aspect du palais de Buckingham ne produit à première vue, malheureusement rien de semblable.

Quoique son élévation ait coûté la jolie somme de six millions de piastres, ce bâtiment énorme, au tour duquel circule ce jeu de mots si génial: « Il a été commencé pour un souverain et terminé pour un autre » (ceci pour faire allusion à sa destinée, en même temps qu'à la monnaie du pays), présente cette tournure lourde et dénuée de style, caractérisant tout spécialement l'époque de 1830.

Là où il s'élevait s'étendaient des jardins de muriers autrefois réputés, au milieu desquels John Sheffield, duc de Buckingham, dont le nom fut pendant longtemps mêlé à l'histoire de France, fit élever une modeste maison vers 1703. Passée, en 1761, aux mains de Georges III qui la donna par contrat à la reine Charlotte, sa femme, quinze ans plus tard, cette propriété fut détruite, en 1825, par Georges IV, et sur l'emplacement qu'elle occupait, le roi Georges fit jeter les fondations du palais actuel; la mort vint surprendre le monarque au cours de ses travaux et ce ne fut qu'en 1837, alors que régnait déjà Sa Majesté Victoria, que la résidence de « Grosvenor Park » fut achevée. La Reine s'y installa pour la première fois le 13 juillet 1837.

Mais, quoique l'aménagement intérieur du palais de Buckingham, corresponde en tous points à la masse pesante de ses façades, il n'en a pas moins grand air et le luxe qui y a été déployé est digne du but qu'on a voulu lui assigner, c'est-à-dire d'être l'une des demeures royales les plus somptueuses de l'Angleterre. Partout, les délicieuses étoffes de Lyon y jouent un rôle prépondérant. Cette merveilleuse salle de bal de laquelle nous parlions tout à l'heure la salle du Trône, le Boudoir de la Famille royale, le Salon vert, etc., les galeries et les immenses pièces de rez de chaussée, ont bien le caractère de la majesté royale.

Les beaux meubles français de l'époque de Louis XIV, les tables, les guéridons, les credences, les régulateurs en bois de rose, surmontés de ces fins bronzes ciselés des époques de Louis XV et Louis XVI, y sont répandus à profusion. Dans une salle à manger, particulière à la famille régnante, sont quatre des plus belles et des plus importantes consoles que jamais Boule ait signées; sur un fond de lapis-lazuli, des bronzes ciselés et groupés avec un air étonnant se détachent de façon telle, qu'il est impossible de rêver quoi que ce soit de plus parfait.

Les cheminées, les belles pendules à bas-reliefs de Clodion, les gracieux candélabres de Goussier, assortis quelquefois par six ou huit paires de mêmes dimensions; les céladons fleuris, introuvables aujourd'hui et ornés des montures des Caffieri, les

clavains aux décorations inimitables des Gillo, semblent s'être ici donné rendez-vous. — Malheureusement pour elles, ces merveilles sont rassemblées dans une demeure où tout doit briller à l'unisson et par les soins qu'on leur donne, soins exagérés ayant pris naissance à l'époque où le Prince consort avait la haute main sur le palais de Buckingham, les bronzes et les cuivres qui les décorent ont pour la plupart, perdu cette patine exquise en laquelle, en France on trouve un si grand charme.

Dans les interminables galeries où sont alignés tous les plus beaux spécimens de peinture de l'école hollandaise, les tableaux paraissent être soumis au même régime de propreté malsaine. Pas un Rembrandt, un Pierre le Hogg, un Gérard Dow, un Nicolas Maës, un Paul Potter, un Albert Coypu, un Metz, un Mieris, un Van Ostade ou un Téniers, qui ne paraisse être peint d'hier, tellement la couche de vernis qui le recouvre est de fraîche date. Seuls, les Gainsborough et les Reynolds paraissent avoir échappé à la contagion du nettoyage; cela tient probablement à ce qu'ils sont très haut placés sur les panneaux.

À côté des merveilles de l'art français partiellement dissimulées, de nombreuses pièces détonnent par le mauvais goût qui a présidé à leur conception; ce sont les gigantesques meubles italiens à incrustations de pierres dures. Et la présence de ceux-ci, paraît surtout être affective née dans les appartements plus spécialement fréquentés dans l'intimité, par la famille royale, alors que la place de ces babuts devrait être dans les halls et les longs couloirs. Il y aurait là une répartition intelligente à faire, répartition à laquelle gagnerait grandement l'aménagement du palais.

Mais tout ce que nous venons d'indiquer jusqu'ici disparaît complètement à côté de la prodigieuse quantité de pièces en porcelaine de Sèvres, garnissant les cheminées, les meubles et les étagères de Buckingham palace. C'est par centaines de paires, qu'on compte ici les beaux vases sortis de cette manufacture.

Ah ! si la Révolution de 93 doit un jour avoir quelque influence sur les institutions de ce pays, l'Angleterre a, du moins, su mettre à profit l'ère insensée de dilapidation artistique qu'elle avait ouverte en France, et le roi Georges IV qui, alors simple prince de Galles, a su bénéficier de cette aubaine pour acquiescer à vil prix et en nombre considérable les chefs-d'œuvre évanoués par les artistes français les plus célèbres, a été merveilleusement inspiré. Il y a là, des vases à médaillons de Boucher et de Fragonard, que la couronne d'Angleterre, après la tourmente révolutionnaire, a payés sur le pied de cinq mille francs la paire et que les grands collectionneurs n'hésiteraient point aujourd'hui à s'adjuger pour la jolie somme de cinq cent mille ! — Les rose Dubarry, les bleu turquoise, les Sèvres verts, les délicieux services en pâte tendre, à portraits, existent ici en quantité si abondante qu'on croirait qu'il a dû en sortir journellement depuis cent ans des sous sols du palais. Malgré l'extrême étendue des salles et des galeries qu'il ont pour mission de décorer, l'espace que nécessite leur exposition est encore trop restreint; de place en place, d'immenses vitrines en sont bouchées !

Et ce n'est point seulement à Buckingham palace que le Sèvres, devenu si rare en France, se trouve entassé; Windsor en regorge, et la reine d'Angleterre peut faire servir ses plus grands dîners dans des services qui, en France, provoqueraient la gênerousse. La où est notre vengeance, c'est que, pour la plupart, ses invités ne se doutent pas des merveilles qu'il ont sous les yeux.

Chez un coiffeur : — Il me semble, gargon, que vous avez les mains bien sales ! — Je crois bien; il y a trois quarts d'heure que je n'ai pas fait de shampoo !

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES!

Nouveaux et a Grand Marche

AMURLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE, etc. CHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. ORG.

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduotion sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION

Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS.

J. F. BELANGER 159 Rue Bank

Telephone No. 92

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes: Toitures « Canada Plate » Toitures Métal: Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.

Douglas & Haines 234 rue Wellington.

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de Charbon Bitumineux et Anthracite.

O'Reilly & Heney Bloc Russell, Rue Sparks.

Bien Criblé et Tamisé.

Jeune d'OR SOLIDE 25c. pour un bloc de 52

W. BAKER & CO'S Breakfast Cocoa

Pas de Chimiques

W. BAKER & CO'S Breakfast Cocoa

Pas de Chimiques

W. BAKER & CO'S Breakfast Cocoa

Pas de Chimiques

W. BAKER & CO'S Breakfast Cocoa

Pas de Chimiques

LA VALLÉE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA.

ABONNEMENT Un An en Ville \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

LE NUMERO 2 CENTS

HOTEL SAINT LOUIS

43-45 Rue YORK, OTTAWA

Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout en neuf.

ISRAEL MOREAU,

(De Montreal House, rue Queen Ouest.) PROPRIETAIRE

-MONTRES D'OR-

FOUR DAMES.

Nous offrons en vente pour le moment le plus grand Assortiment de Montres en Or, ornées de Diamants pour Dames. Assés quelques Heures en Diamants, valant \$20.00, données pour \$11.00. Montres en Argent partie de \$5.00 et plus. Montres en Or partie de \$9.00 à \$20.00. Argenterie et Pendules à des prix très bas, défont toute concurrence.

BIJOUTIERS EN GROS ET EN DETAIL

98 RUE RIDEAU A. & A. F. McMILLAN

Pour Les Brûlures Douleurs Blessures Catarrhes Contusions Enrouements Maux d'Yeux Hémorrhoides Hémorrhages Inflammations

POUND'S EXTRACT

Demander le POUND'S EXTRACT

ISLAND HOME Stock Farm,

Grosse Ile, Wayne Co., Mich. AVAÏE & FARM, PROPRIETAIRES.

IBLAND HOME

Percheron Horses.

All stock selected from the best of stock and established reputation, and registered in the French and American stud books.

IBLAND HOME

W. BAKER & CO., Dorchester, Mass.

LA Grande

te Generale

MODERNES,

16 JUILLET,

urphy & Cie.

Sparks, Ottawa,

Reparations.

Vente Generale

SEZ CECI X

te 30c. la Verge.

urphy & Cie.

et Montreal.

NEAU

ES

LEGRAND

207, RUE SAINT-HONORE, PARIS

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

LEGRAND

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE

FEUILLETON du CANADA

UN MYSTERE

LA DIANE DE L'AMOUR
CINQUIEME SERIE DE LA FEMME MYSTERIEUSE.

(Suite)

Après avoir cacheté ces deux lettres, qu'il voulait remettre lui-même à l'express chargé de les porter à destination, M. de Montmagny descendit dans le jardin, qu'il fallut traverser pour aller se promener dans le parc. Il avait besoin d'air, il étouffait. Chemin faisant, il rencontra madame de Sauves, qui venait de reconduire elle-même le médecin qu'on avait appelé pour mademoiselle de Chalandray.

— Savez-vous, colonel, s'écria la duchesse dont le front d'ordinaire rayonnait de grâce et de sérénité était devenu très soucieux, savez-vous que cette pauvre Claire a la fièvre ?

— Je figurais, reprit le colonel froidement.

Toutefois, incapable de se départir de son ton de persiflage habituel, il ajouta aussitôt :

— Mais, madame, en êtes-vous bien sûre ? La fièvre, la migraine, c'est là une monnaie courante que vous autres, mesdames, vous avez toujours à votre disposition et dont vous faites même parfois une étrange consommation.

— Monsieur, répartit madame de Sauves, libre à vous de railler, mais je vous prévins que le médecin paraît inquiet et qu'il doit revenir ce soir.

— C'est une mauvaise nouvelle que vous m'apprenez là, madame la duchesse, et j'en ai malheureusement une autre de ce genre à vous apprendre moi-même en échange.

— Laquelle, colonel ? que se passe-t-il donc encore, bon Dieu ! — Ne vous souvient-il plus de certaine capitulation que vous m'avez proposée et que je m'étais empressé d'accepter ?

— Je m'en souviens parfaitement, colonel.

— Eh bien, madame, je ne vous apprendis rien, sans doute, en vous disant que la capitulation n'était rompue, et que désormais nous sommes en guerre. Seulement, en loyal ennemi je me fais un devoir de vous avertir que, si je remporte la victoire, les vaincus n'ont à attendre de moi ni quartier ni merci.

— Les-dessus le colonel s'inclina très-cérémonieusement devant la duchesse. Celle-ci parut hésiter un instant devant cette brusque déclaration de guerre, mais elle se remit bientôt, et, lançant à son adversaire un coup d'œil où le dédain l'emportait encore sur la surprise, elle lui tourna les talons, non sans un perceptible haussement d'épaules accompagné d'un redressement de tête où l'embarras se revivait avec tout l'orgueil de son rang.

II

GUERRE OUVERTE

Le lendemain de l'événement dans lequel mademoiselle de Chalandray avait failli trouver la mort, le médecin qu'on avait appelé, et qui avait d'abord laissé voir sur son visage quelque inquiétude, parut beaucoup plus tranquille. La fièvre avait presque entièrement disparu, et il ne restait plus qu'une grande faiblesse, très-faible à expliquer après une pareille commotion.

Avant appris d'ailleurs que la jeune malade était sur le point de se marier, l'homme de l'art n'hésita pas à déclarer que les impressions morales sont souvent plus efficaces que toutes ressources de la science pour faire avorter une maladie qui n'est pas encore complètement déclarée, et il ajouta en souriant, que les visites du futur seraient, sans doute, beaucoup plus que les soins de nature à déterminer une crise salutaire.

Il était difficile de se montrer plus désintéressé que ce médecin. Reste à savoir si sa clairvoyance égalait son désintéressement. A cet égard, il ne faut pas demander aux médecins du corps ce que les médecins de l'âme eux-mêmes sont souvent inhabiles à pénétrer, surtout chez les jeunes filles, qui sont parfois de véritables prodiges de dissimulation. Plus d'une en remontrant sous ce rapport à M. de Chalandray lui-même. Probablement l'auteur de la Mandragore ne laissait pas de penser un peu au sexe féminin lorsqu'il écrivait la fameuse maxime : Qui nescit dissimulare nescit regnare, maxime on ne peut plus utile pour les filles qui veulent entrer en ménage.

— Est-ce donc là le cas de mademoiselle Claire de Chalandray ? Certes nous ne lui ferions point

cette injure ; mais il faut convenir que sa situation était des plus délicates et des plus embarrassantes.

Lorsque Sauvageol, toujours empressé dans ses rancunes d'être désagréable au lieutenant Robert, était venu annoncer à ce dernier que le mariage de Claire avec Gaston était bien définitivement arrêté et qu'il aurait lieu dans trois jours, le doyen des lieutenants ne s'était pas rendu, comme on pourrait le penser, à l'écho d'un bruit sans fondement. Les lettres d'invitation avaient été en effet expédiées à tout le monde, les préparatifs étaient faits au château pour solenniser de toutes les façons ce grand événement, et Mgr l'archevêque de Tours avait daigné promettre de venir donner, en personne, la bénédiction nuptiale aux deux futurs conjoints.

Victime résignée Claire avait cédé, non sans répandre d'abondantes larmes, aux instances et aux prières de la duchesse de Sauves. Bien convaincue d'ailleurs, qu'il y a dans la vie des circonstances fatales, dans lesquelles le devoir, d'accord en cela avec toutes les convenances sociales, est de courber humblement la tête, elle se disposait à accomplir dans toute son étendue le sacrifice le plus pénible que puisse subir une jeune fille : celui d'épouser l'homme qu'elle n'aime pas, le cœur tout plein du souvenir d'un autre qu'elle aime et dont elle se sait aimée. Un sacrifice peut-être plus cruel encore, n'est-ce pas, lectrices, que celui d'Iphigénie ?

Sans doute, car il ne faut rien exagérer, comme l'avait fait observer très-justement madame la duchesse de Sauves, il y avait dans l'espèce, plus d'une circonstance de nature à atténuer ce sacrifice. Sans avoir en effet jamais éprouvé pour son futur mari une inclination insurmontable, Claire avait paru, dès le principe, au moins flattée de sa recherche.

Quelle est la jeune fille, à peine échappée du couvent ou de la pension, qui ne prête une oreille complaisante aux propos flatteurs d'un beau garçon, élégant et bien tourné, valant à merveille et ayant, à défaut d'esprit, un grand usage du monde, défaut d'instruction solide et réelle, une conversation nourrie d'anecdotes plus ou moins frivoles comme il s'en débite journellement à la douzaine dans les clubs et dans les salons ? Si on ajoute à cela que Gaston se présentait avec l'agrément de toute la famille, à laquelle il venait demander alliance, on comprendra que, ainsi armé de toutes pièces, il n'avait pas eu beaucoup de peine à faire brèche dans une place qui ne songeait pas même à se défendre.

Depuis lors, il est vrai, son absence prolongée, le stratagème si malencontreusement évanoui, auquel il avait eu recours pour excuser son absence, et les circonstances dans lesquelles le lieutenant Robert était à son tour entré en lice, sans le vouloir, avaient singulièrement modifié la situation ; mais ces incidents, si graves qu'ils puissent être, étaient-ils de nature à détruire sans le moindre espoir de rémission toutes les chances de Gaston de Montmagny ? C'est là un de ces problèmes, auquel il est difficile de répondre à priori, un problème devant lequel les esprits et les cœurs timides peuvent reculer, mais que les audacieux abordent volontiers, crânement, et tête baissée. Le château de la Roche-d'Eon n'est pas à une grande distance de ce château de Chambord, sur les vitraux duquel le roi François Ier a inscrit son impertinente devise : " Souvent femme varie."

On sait si le colonel de Montmagny était par instinct et par principes de l'école de François Ier. Son cerveau, plus calculateur, plus réfléchi, probablement parce qu'il se rapprochait déjà par son âge de la génération actuelle, son cerveau, comme on l'a vu, s'était montré tout d'abord un peu hésitant, et il n'aurait pas fallu le presser beaucoup pour lui faire lever le siège.

Cependant, informé par les soins mêmes du colonel qu'il avait désormais une puissante auxiliaire dans la personne de la duchesse, et qu'il avait vite repris courage, et qu'il avait depuis lors mademoiselle de Chalandray eût écrit avec un soin particulier de se trouver seule avec lui et se fût tenue strictement sur la défensive, du moment où le jour du mariage avait été fixé de concert avec sa future, il avait compris qu'il ne pouvait ni devait exiger davantage.

Gaston de Montmagny, qui n'était pas précisément un novice en matière amoureuse, en dépit de son goût prononcé pour le sport, sentait bien qu'il s'était

mis dans le cas, lui aussi, d'être rangé dans la catégorie des suspects et qu'il ne fallait rien brusquer. Il se croyait d'ailleurs parfaitement en droit d'espérer que Claire, dont il avait pu apprécier les qualités solides en même temps que l'heureux caractère redeviendrait bien vite à son égard ce qu'elle s'était montrée dans le passé, et même mieux encore, aussitôt qu'il aurait mis à son doigt l'anneau nuptial.

Les choses en étaient là au moment de l'accident aussi fatal qu'imprévu, qui, en compromettant sinon la vie, du moins la santé de Mademoiselle de Chalandray, allait déterminer forcément un délai pour son mariage. Il avait fallu en conséquence, au dernier moment, envoyer une circulaire à tous les parents et amis de famille, et même à ceux qui n'avaient avec elle que de simples relations, pour les prévenir qu'une indisposition assez grave de la future rendait l'ajournement du mariage nécessaire.

En pareil cas, Dieu sait quels commentaires ont cours, et c'est à ces commentaires qu'il s'agissait de parer en abrégant autant que possible toute espèce de délai. A cet égard, tout le monde était d'accord au château, et l'incident même qui avait paru devoir remettre les choses en question faisait une loi de réparer le mal sans donner aux mauvais propos et aux calomnies le temps de se propager. Toutefois, désireux, à raison de cet incident même, de ne devoir la main de Claire qu'à un acte spontané de sa volonté, Gaston de Montmagny avait résolu en même temps de lui demander au préalable une explication franche et catégorique.

Dans cette pensée, il avait cru devoir prier Maurice et madame de la Roche-d'Eon elle-même de solliciter pour lui une audience de la jeune fille, et, bien que d'après toutes les convenances du monde cette audience ne pût avoir lieu qu'en présence de témoins, il était tout disposé à subir les conséquences d'une pareille explication.

Fourant si quelque mauvaise inspiration, tout à fait indigne d'un galant homme, l'eût poussé à écouter aux portes, voici la conversation qu'il aurait pu entendre dans la chambre à coucher de sa future, entre cette dernière et son aïeule, la marquise douairière de la Roche-d'Eon, et il est probable que, dans ce cas, il se serait, comme on dit, trouvé sursisamment fixé.

— Eh bien ! ma bonne Claire, disait la douairière qui était venue s'asseoir au chevet de Claire à la suite de son déjeuner, voilà ainsi bien que possible à présent ; le médecin me l'a dit, et j'espère que tu vas te dépêcher de guérir complètement pour te marier.

— Pensez-vous que je guérirais, en effet, chère bonne maman ?

— La belle question ! Parce que tu as encore un peu de fièvre, te crois-tu donc si malade ? Le médecin n'en croit rien, lui. Est-ce que tu t'imagines, petite tête plus savante que lui ?

— Non pas certes, bonne maman ; mais il peut se tromper. Quant à moi, je me sens bien malade, si malade même que j'ai fait un vœu.

— Et le quel, s'il vous plaît mademoiselle ?

— J'ai fait vœu, au cas où je guérirais, de me faire religieuse.

— Toi religieuse ! mais cela n'a pas le sens commun ! Avec ta fortune, la mienne, tu veux dans un couvent ! Allons donc ! Si tu étais la fille de quelque hobereau de Touraine ou du Poitou, n'ayant pas une dot suffisante pour épouser un homme de qualité, je concevrais cela ; mais mademoiselle de Chalandray, la petite fille du marquis de la Roche-d'Eon, lieutenant général des camps et armées des rois Louis XVI et Louis XVIII, l'un des plus riches partis de nos provinces ! Cela ne se peut pas, entends-tu bien, mon enfant, et je te prévins que je n'y consentirai jamais, non jamais !

— Aussi, bonne maman, si Dieu me conserve, j'ai bien l'intention de ne pas vous quitter tant que vous pourrez avoir besoin de moi. Je n'entrerais au couvent qu'ensuite.

— Oaais ! tu me feras la grâce de commencer ton noviciat auprès de moi ; ce sera édifiant ! Mais, en vérité, j'ai bien de la bonté de m'occuper de toutes ces billevesées nées dans un cerveau malade. C'est un reste de fièvre qui parle et non toi, petite. Or, caissons d'autres choses, car je sens que cette conversation-là finit par m'échauffer les oreilles. M. le vicomte Gaston de Montmagny a demandé s'il ne pouvait pas être admis à te faire sa cour.

(A Continuer)

Bryson, Graham & Cie.

COLOSSALE VENTE SEMI-ANNUELLE.

SURPLUS MARCHANDISES d'ETE.

Tous les jours une foule nouvelle, de nouveaux visiteurs se pressent dans nos magasins. On vient de très loin. L'argent que l'on économise dédommage le temps que l'on perd. Et remarquez que ce n'est pas le bon marché qui attire nos nombreux clients, mais la bonne qualité de nos marchandises. Nous avons baissé nos prix sur nos marchandises de robes assez bas pour attirer l'attention publique. Tout notre immense assortiment offre de grands avantages. Nous voulons par nos ventes à bon marché vider nos différents rayons.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

Avis aux Consommateurs
Les PRODUITS de la
PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND
207, rue St-Honoré, à PARIS

SOLUTION PAUTAUBERGE
AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CRÉOSOTE
LES MALADIES DE POITRINE

THE GUTA PERCHA & RUBBER MFG CO
OF TORONTO.
BELTING, PACKING, HOSE, CLOTHING

Solution d'Antipyrine
de TROUETTE
Migraines, Maux de Tête, Névralgies, Coliques, Asthme, Empyème, Goutte, Rhumatisme, Sciaticque et DOUTEURS en général.

PASTHME
Oppression, Catarrhe, etc.
CATARRH

MUNN & CO
SCIENTIFIC AMERICAN
PATENTS

LINIMENT GENEAU
35 ANS DE SUCCES
Seul TOPIQUE remède le FEE sans douleur ni chute de poil par les eczémas, tumeurs, érythèmes, etc.

KENDALL'S SPAVIN CURE.
The Most Successful Remedy ever discovered, as it is certain in its effects and does not sicken. Read proof below.

KENDALL'S SPAVIN CURE.
FERRISVILLE, P. Q., May 5, 1890.
Gentlemen: I have used Kendall's Spavin Cure for a very bad case of Spavin and Spall and was very successful.

Warner's Safe Cure
Cures Symptoms of many Diseases by curing Kidney Disease

PARFUMS ESS. ORIZA SOLIDIFIES
PRESENTEZ VOS FEMMES DE CHARMES (12 DOSES DÉLICIEUSES)
Il suffit de froter légèrement les objets pour les parfumer.

Le Goudron GUYOT
Liquide concentré, qu'on se fait les expériences dans sept grands hôpitaux de Paris, ainsi qu'à Bruxelles, Vienne, Liégeois, etc.

MANQUE DE FORCES
ANÉMIE CHLOROSE
LE FEY
BRAVAIS

Publie pa

ABONNEMENT
LE CANAD

Journal Quotidien du
Un An en Ville
Un An par la Poste

12eme. ANNEE

LETTRE DE

ESPIONNA

A propos de l'affaire nite qui, évidemment, n'aurait pas été dit, il me mes concitoyens perdent « Nord », s'emballe et mot de trahison, ainsi et après la guerre de s'apprêtent à ne voir plus côtés, que des espions sans doute sage de ré cette vision spéciale. Je rai cependant point ici et puisqu'il ces jours in question d'espionnage, je aux lecteurs du FINANC trahison qui, sous le seco eurent du retentissement le public à cette époque concernant la sûreté de taient guère mises à la p foule, mais dans l'ento vernementel de l'Empere

A la veille de la guerr en mars 1850, le bruit co dain, chez l'Empereur, correspondances secrètes des principaux fonction ministère des affaires étr le cabinet anglais s'étaie et que ces correspondan taient, jusque dans leurs détails, l'attitude et les r que le gouvernement fran tait prendre dans la cam se préparait.

Le nom du traître était les bouches des initiés et geait fort Napoléon III à c'est été un scandale et l'avant l'horreur de la ma mais c'est été, à la ve guerre, jeter de l'émoi da en lui révélant une trahis son verain juge prudent silence autour de cette a provoqua, de sa part, la l lettre suivante à l'adresse nistre, — seul document curieux qui se rattache à plot :

Paris, 9 m
J'ai été très content de t version d'aujourd'hui. C fait appel à mon cour et à fiance on remue la corde surtout quand cela vie homme comme vous qui rendu de grands services lequel j'ai de véritables se d'esime et d'amitié.

Mais pour que notre en diale soit durable, il faut soit bien consenti entre tout ce qui sort du mini Affaires Etrangères ait bi cachet.

Je lis ce soir encore une pondance de l'INDEPENDAN que je trouve déplorable et reusement LA PATRIE refu beaucoup de sens. J'espère correspondances dans un se esprit ne sortent pas de Etrangères.

Vraiment, j'ai bien heu trouver quelque part quelq me comprene et qui, en je me soucis le baume d'une intelligente, adoucis l'at naturelle que me causent obstacles qu'on jette sou m car je le sens, mon calme par s'évanouir et, fert d amour pour tout ce qui est noble, je foudrais au pied son même si la raison pr manteau de la puissilantit

Quoique je dise le contra poofondément graves dans les tortures de Sainte Hé les désastres de Waterloo ; ans que ces souvenirs me le cœur ; ils m'ont fait à sans regret la mort et la ca ils me feraient affronter ce plus encore, l'avenir de m Quoique ce soit déjà beauc de demander à un homme pouvoir en mains de moé dant des années une grande passion, elle peut encore se si on ne blesse pas sans ce que j'ai de plus sacré, la et la grandeur de la France.

Car pour un caractère co mien, les obstacles ne font à menter mon ardeur.

NAPOLÉON

Cette lettre n'est-elle pas nante à plus d'un titre ?